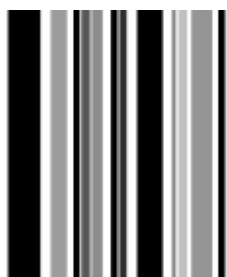
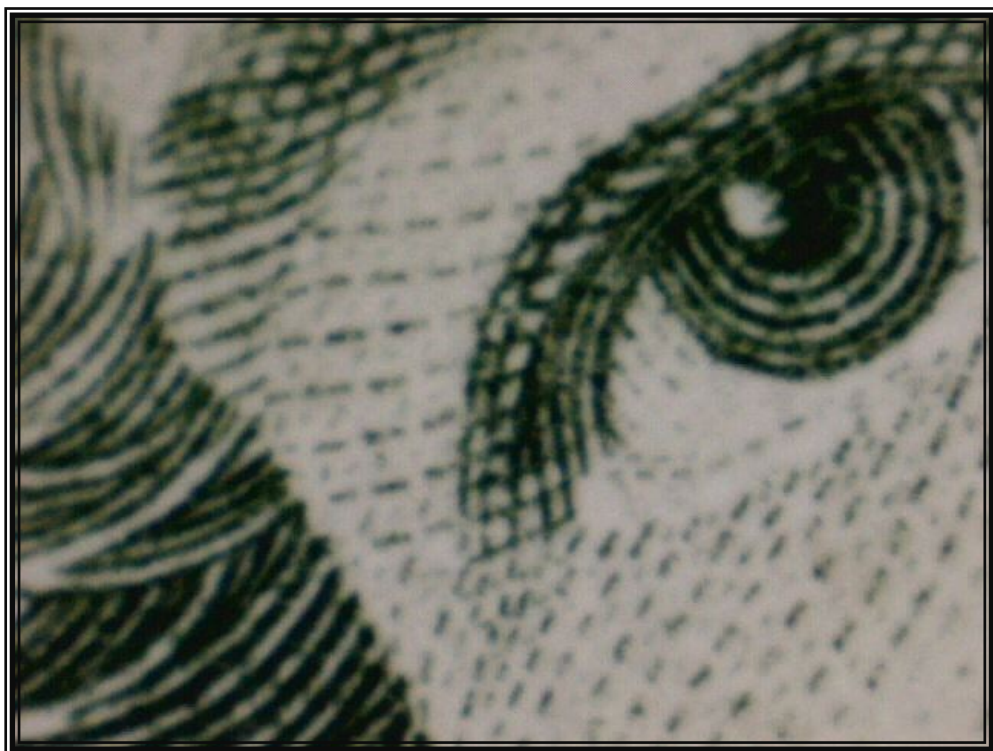
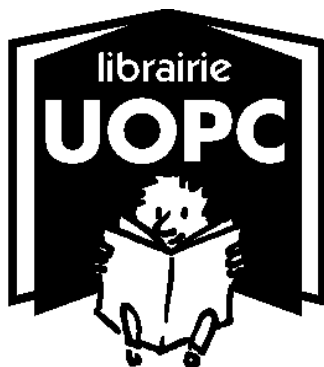


Ravage



N°1 2011



Livres religieux - Littérature générale - Sciences humaines
Livres Jeunesse - Jeux éducatifs - Audio-visuel

14-16 Avenue Gustave Demey, 1160 Bruxelles.

à l'angle du viaduc Herrmann Debroux et du Boulevard du Souverain
face au terminus du métro Herrmann Debroux
bus 34 – 41 - 42 – 72 tram 94

E-mail : administration@uopc.be

site : www.uopc.be

☎ 02/648 96 89 📠 02/648 61 72

Ami lecteur,

Tu ne peux imaginer le plaisir immense qui traverse toute une équipe de rédacteurs à mesure que tu parcoures les lignes du petit magazine que tu tiens entre tes mains.

Les pages que tu t'apprêtes à lire sont le fruit difficile d'un travail qui a commencé il y a bien longtemps, dans la tête de nombre de jeunes gens venus ici, tels des vigneron chevronnés, te présenter leur meilleur cru.

Si la métaphore peut te sembler facile, elle n'en est pas moins vraie : chaque texte a mérité sa place.

Le titre du magazine a été une recherche plutôt longue ; j'espère, cher lecteur, que tu seras sensible à sa symbolique. Libre à toi de chercher une signification que toi seul peux entendre, de voir derrière le terme une image qui te correspond. C'est la singularité et la pluralité du mot qui nous a plu. Ainsi, chacun porte un regard différent sur ce terme, et en définitive le titre devient une belle illustration de la diversité en littérature.

Enfin, cher lecteur, ne sois pas surpris par la variété des textes présentés, des modes d'expression et des formes employées : comme tu le remarqueras au cours de ta lecture, Ravage n'est ni la vitrine d'une école, ni d'un quelconque mouvement littéraire.

Quiconque a quelque chose à dire et le dit bien pourra être publié ici.

D'ailleurs, si jamais il te vient l'envie de laisser un petit commentaire, voire pourquoi pas d'envoyer un de tes propres textes, n'hésite pas et rends-nous une petite visite sur notre blog ou envoie un mail. Nous nous ferons un plaisir de te répondre (surtout si tu es une blonde à forte poitrine ou attaché de presse chez Gallimard)

Bonne lecture.

Guillaume Sørensen

Ravage est un magazine bilatéral ! Envoyez vos idées, vos textes/
dessins/créations, vos avis, un mot gentil,...

ravage.magazine@gmail.com

<http://www.ravage.magazine.over-blog.com>

Join Us on Facebook : Ravage

... pour plus d'info !

Ravage Magazine

Editeur responsable : Diffusion Universitaire Ciac (DUC)

Comité : Charlier Tanguy, Feltz Julie, Frantzen Benjamin, Sørensen Guillaume

Rédacteur externe numéro 1 : Lahouste Corentin, O'Maley

Avec l'aide de : Morandini Antoine, Petri Arno

Nous ne sommes pas des auteurs professionnels respectez nos textes !

Nous vous rappelons qu'en vertu de la loi, les auteurs disposent sans aucune mesure spécifique de tous les droits concernant leurs œuvres respectives. Cela signifie, entre autres, l'interdiction pour tout tiers de copie, partielle ou complète, redistribution ou modification des dites œuvres, et ce, pour tout pays, sans l'autorisation expresse de son auteur. Pour plus d'informations, nous vous invitons à consulter la loi belge du 30 juin 1994 sur les droits d'auteur et droits voisins.

Ravage

J'ouvre les yeux sur un ciel rouge. Rouge sang, rouge carnage. Les tambours battent en moi et soufflent sur le monde, les oiseaux pleurent dans leurs arbres en silence. Un homme se lève et fait un pas. Un pas font tous ceux qui le suivent, puis d'autres, et d'autres...

Leurs ombres noires zèbrent la terre et leurs pieds la creusent et la cognent.

Un pas, un pas. La terre s'ébranle et tremble.

Un pas, un pas. Homme, femme, enfant, quelle différence ? Tous hurlent comme des fous, tous martèlent la terre de leurs pieds flous.

Les dents se serrent, les yeux reflètent le ciel rouge et la démence de l'Homme. Les oiseaux se cachent pour pleurer. Leurs arbres sont coupés, déracinés, émiettés. Les miettes tombent sous les bottes, les bottes piétinent, la terre se fend, le ciel rouge rit de l'affreuse pantomime.

Les yeux sont rouges, les mains sont rouges, la Terre est rouge. Le sang est rouge.

Les oiseaux se taisent et volent dans un ciel qui s'éteint, le soleil se couche. Ils fuient et courent pour s'en aller avec lui.

Mais tout est bleu. Le soleil est parti, le ciel est mort, ses yeux moqueurs se sont éteints et des larmes perlent et roulent sur le bleu.

Homme, femme, enfant, tous se sont arrêté ; stoppés, tombés.

Mes yeux s'ouvrent sur mon monde perdu, perclus.

Des larmes aussi coulent de mes yeux, tant de ravage, cauchemar.

Rouge même rose ne s'allument plus dans le noir de ma tête.

Je ne comprends pas.

Pourquoi ? La terre est morte, fendue, mon coeur se fend au-dedans de moi, je veux rêver, dormir. Mais pleurer aussi.

La marque du coussin sur la joue quand on pleure dans son lit. Mais plus rien n'est là, plus rien sur quoi pleurer, il n'y a que moi. Moi dans le noir de la nuit. Je veux hurler, mais ma voix hésite. Elle aussi me quitte. Je veux... pleurer mais mes yeux ont trop vu au monde pour encore agir. Ils ne savent plus se fermer, ils restent là, exorbités.

Noir tout autour de moi et le ravage du monde. A cause de moi. A cause de nous, pauvres fous.

Un oiseau s'envole vers le couchant sans chercher la Terre. Elle n'est plus guère/guerre.

Ostsee

Salamandres solaires des salaires lascives

Insensibles aux marées de la mer abrasive

Palissent au vent de la falaise éteinte

Elles regardent, aveugles, plonger le sommeil sans
lueur

Et la grève asservie est alors mal étreinte

Trois yeux d'argent flottent parmi la mousse

Poussent en vigueur la vague à la secousse

Ecumant l'éclat noir, suffoqué de misère

Pour par mer alunir, enfin toucher la terre.

Sans premier mot juste le silence

De temps en temps j'accueille, faute d'ennui, un petit sac de peau qui remuait avant.
Dans une très belle cage, il m'est livré silencieux, et maquillé - une mouche pondante a soulevé son oreille – toujours horizontal il dort toujours assez.

Papa maman de leurs larmes de sel ont souillé ses bottines de couleur bien trop vive.

Ensuite je garde la cage de bois, longtemps. Sur mon front des fleurs, et les rides s'usant au nom inconnu chantent l'éclair vif du ciel à comptines.

Pourtant, la jolie salopette bleue ronfle encore dans la commode, la photo malade tousse encore dans le portefeuille, l'iris sombre de l'âme. Un joujou bleu se balance au-dessus du volant, en face du sapin vert, le désodorisant.

Nicolas et Hélène sont nés le même jour. À quelques minutes d'intervalle. C'était un jeudi. Et il pleuvait. Une coïncidence ? Pas exactement. Nicolas et Hélène sont jumeaux.

Ils ont passé les premières années de leur vie ensemble. À moins d'une trentaine de centimètres l'un de l'autre. Chacun dans un berceau. Les deux mêmes. Si Hélène pleurait, Nicolas se mettait à pleurer. Avec pour seul moyen de les faire cesser de les mettre ensemble. Et Nicolas de consoler sa moitié.

Si Nicolas pleurait, Hélène se mettait à pleurer.
Et Hélène de consoler sa moitié.

Un jour, Nicolas s'est levé. Hélène l'a suivi. Nicolas a fait un pas. Hélène l'a suivi. Nicolas en a fait un second. Puis un troisième, la main tendue derrière lui, vers sa moitié. Il chuta. Hélène l'a suivi. Un second. Puis un troisième. Elle s'est assise à côté de sa moitié et a pris sa main.

Plus tard, il fut temps pour eux de rejoindre une institution qui leur était jusqu'alors inconnue. Lorsque la maîtresse les invita à prendre place, Nicolas et Hélène s'assirent l'un à côté de l'autre. Au premier rang. À gauche. Ils ne savaient pas comment s'appellent les autres enfants. Ils ne le sauraient jamais. Le toboggan n'avait aucun intérêt, ils s'assirent sur le sol, contre le mur. Nicolas prit la main d'Hélène.

Les années passèrent. Nicolas et Hélène s'asseyaient toujours ensemble. Mais ce n'est plus près de la fenêtre. Ils étaient maintenant au milieu de la classe. C'était maintenant un professeur. Lorsqu'il posait une question, Hélène ou Nicolas ne gardaient plus le silence. Hélène soufflait la solution à l'oreille de Nicolas. Nicolas soufflait la solution à l'oreille d'Hélène. Le professeur était satisfait. Ils ne dormaient plus ensemble. Les parents avaient insisté. Parfois Hélène allait dans la chambre de Nicolas. Parfois l'inverse. Les parents ne savaient pas.

L'eau a quitté la clepsydre. Ils grandissent. D'enfant, ils deviennent adolescent. La classe compte maintenant trente élèves. Ils ont dû insister pour rester Ensemble. Ils n'en connaissent toujours aucun. Dans la cour, ils s'appuient contre la rambarde. Parlent. Rigolent. Ignorent. De l'autre côté du terrain, une fille et un garçon s'embrassent timidement, gênés. Nicolas regarde Hélène. Quelle est cette douleur qu'il ressent dans son cœur depuis quinze ans ? Est-ce la même que la leur ? Nicolas prend le visage d'Hélène dans ses mains.

Le même soir, c'est Hélène qui va dans la chambre de Nicolas. Couchés l'un en face de l'autre. Ils se regardent. Aucun mot.

Hélène prend le visage de Nicolas dans ses mains. Leurs lèvres se touchent.

Se séparent. Nicolas s'approche à nouveau. Plus longtemps.

Hélène s'approche à nouveau. Ils ne se lâchent plus. Ils se savent. Voilà la vérité.

Ils ont atteint la majorité. Ils sont maintenant dans une classe de cent-vingt, et il n'est plus permis de dire élèves. Ils se sont battus. Ils ont insisté. Ils vivent dans le même appartement. Juste eux. Personne d'autre. Ils se complètent. Les deux moitiés enfin réunies. "Hélène." "Tes bras autour de moi." "Tes bras autour de moi." "Ta peau." "Ton odeur." "Ton corps, différent." "Ils se complètent." "Le bonheur." "Le bonheur." "Je t'aime."

"Je t'aime."

"Nous vivrons ensemble." "Seuls. Nous travaillerons ensemble." "Nous nous marierons." "Nous achèterons une maison." "Nous ne nous séparerons pas." "Jamais." "Comme depuis le début." "Nous voyagerons ensemble." "Nous rendrons visite à nos parents. Ils nous aimeront." "Ils nous aimeront." "Je ne pourrai me passer de toi." "Et tu seras mon Opium." "Inséparables." "Indissociables." "Nous mourrons ensemble." "Vieux." "Très vieux." "Lorsque tu mourras, je mettrai fin à mes jours." "Lorsque tu mourras, je mettrai fin à mes jours."

Dans l'Au-Delà...

David Joiner

Pèlerinage

Etrange misère que la fange simplifie
Au son des sources que le fond signifie
N'ai-je cru que la raison m'apprenne
Coule la chaîne que l'onde revienne
Je retiens et j'expire
Je souffle et je soupire

Je m'arrête, le poumon immobile.
Silence du strangulé fragile
Que les mains de l'automne ont assommé.
L'ouïe se tait et la rame a la feuille
Vision que l'image cueille
Avec douleur l'ongle a saigné
Je retiens et j'expire
Je souffle et je soupire

Courage – plus que deux oasis-
Le sable donne chaud et la bosse s'hérisse
Chaque dune, dans ses abysses
Cache le secret de mon rêve
Comateux, mon esprit et sa trêve.
Je retiens et j'expire
Je souffle et je soupire

Je vole loin, rassasié.
Le nuage me salue de la tête
Un cil jaune, encore
Ciel, on me pécore ! Appelle de l'aide...
Ma plaine est un vert sans remède
Je retiens et j'expire
Je souffle et je soupire

Comme à mon âme il ne faut pas s'y fier
Je livrerai alors mon aval
Piètre comédie de mon membre létal
N'aura d'importance, il n'est pas rond
La boîte en moins, cette malfaçon
Une âme barbare, en cicatrice blonde
Je retiens et j'expire
Je souffle et je soupire

Ah le laid, ah le cloche !
Mais il clopine, mais il s'approche !
Le bruit se brume...

Car il dit, dans une dernière odeur :

« Amis, pauvres copains,
Simplement, là-haut quelqu'un,
Que d'une larme et d'un couteau
Tenu par verre, sans précipice
Vous savez mort sous les auspices
N'a de cœur pour tout petiot
La pluie se pleure, aucune fin
Que cette promesse sous le ruisseau
Fera de moi un bel oiseau. »

...Je te retiens et t'expire
Je te souffle et te soupire
Enfin...

La Ville

J'ai regardé le ciel pleuré par les saules
Me suis assis sous leurs toisons
Admiré leur racines nacrées
Et me suis couché fatigué
Sur leur bois suave sans épaules

J'étais l'amiral d'un bateau sans voilures
Et en coulant dans les rivières salées
J'ai dérivé sans aventure
Blasé par le vent des marées

Mes croûtes sous mes yeux m'affaiblissent
Et le pollen s'échappe de mes doigts
Le printemps maussade m'écoute
Il espère mourir avant moi

Mais au diable les rêveries passives
Dans les rivages des vieux goélands
La Mer Baltique si évasive
Bien pauvre espoir pour un enfant

Le carrousel m'a rattrapé
Je rumine devant les carreaux
A la sieste inventée
Au saule pleureur tombé à l'eau.

Il y a un bateau, plus loin. Le soleil couchant embrase la mer et le ciel, reflétant des lumières pourpres sur la coque. Je ne sais plus ce que je vois, c'est tellement irréel tout ça. Je crie en agitant mon bras au-dessus de ma tête.

C'est une frégate. Deux mâts, des voiles qui se gonflent doucement dans le vent... Je crois rêver. Suis-je devenue aveugle ? Mes yeux sont éblouis par la luminosité de cette soirée. Je ne sais ce que je vois, je ne sais plus.

Je crie encore, d'espoir. Si ce bateau existe, je ne vais pas mourir. Il pourra me repêcher et me hisser à bord, hors de l'eau, hors de cette étreinte mouillée et pesante qui me pousse vers le fond. Je crie à nouveau, je ne sais pas quoi, mais je crie tout ce que j'ai en moi. Des larmes, des peurs, des injures aussi peut-être. Maudit bateau, pourquoi ne veux-tu pas me sauver ?!

Les vagues sont contre moi, je nage mais toujours elles me repoussent, comme pour m'amener loin, très loin de ce mirage. Je supplie à présent, ma bouche à moitié pleine d'eau. Je suis en train de mourir.

Dans le crépuscule descendant, j'aperçois comme une lueur vacillante, le bateau s'éloigne dans le ciel. Je crois que je suis à bord, avec beaucoup d'autres. Mes compagnons d'infortune, ceux qui se perdent dans les flots et se laissent aller à l'étreinte salée et pressante de la grande mère.

Je ferme les yeux. Oui, je sens les planches houleuses sous moi et l'étreinte mouillée de l'air. Je les vois tout autour de moi, les cheveux flottant dans le vent tout autour de leur tête, comme dans un bain. Je vois leurs yeux sans regard et enfin, j'aperçois le soleil au détour d'un nuage. Il s'insinue partout, dans ma chair, dans mes yeux, dans l'espace lourd tout autour de nous. Et il implose là où il est entré.

L'éclipse

Candeur absurde du soleil maquillé
Teinté de noir en ce jour si tranquille
Que le ciel assombri magnifie à son tour
Et les secondes s'échappant, déjà
N'ont fait qu'une seule image
Imprimée dans la cendre du ciel
Une nouvelle tache noire
Opprobre du soleil.

Guillaume Sørensen

Félie

Le sage pleure. Il hurle à la mort. Personne ne l'écoute, alors il marche dans la rue, et regarde tout ces sourds. Le sage ne prétend pas avoir trouvé la solution au monde. Il ne prétend pas détenir la vérité absolue. Il a juste trouvé dans sa poche des clés, et il pense qu'elles pourraient fonctionner. Mais à croire qu'il

ne parle pas assez fort pour ces sourds, car ils les délaissent. Tous. Même ceux qui proclament les utiliser. Car ils en prennent une et l'essayent sans regarder les autres, alors que justement l'une d'entre elles dit que toutes les clés peuvent fonctionner. Sur le sol, le sage trouve un magnétophone...

Tant d'erreurs. Le sage ne comprend pas pourquoi on ne l'écoute pas. Lui ou un autre. Quid de la vie ? Chaque homme se colle sa propre vie. Il ne la vit pas. L'homme ne vit pas. Il meurt. À chaque seconde. Il ne monte pas, il descend. Il prend l'escalator dans le mauvais sens. Dans le magnétophone, le sage crie. « Arrête ». L'homme continue. Il tente même d'accélérer. L'homme continue...

Tu n'es pas Dieu, dit-on au sage. Où est Dieu, alors ? Si lui aussi parle dans un magnétophone, alors il est devenu muet. Le sage ne veut pas que tu acceptes son idée. Mais tu n'as pas de magnétophone de relié à tes écouteurs. Alors le sage tente de faire pour toi ce que tu ne veux pas faire. Car dans son idéal, le sage voudrait que tu dises que ce que tu dis est tien, même si auparavant, il te l'a soufflé à l'oreille. Le sage veut te prêter. Te donner. Puisque Dieu ne le fait pas. Plus.

Mais même son magnétophone continue. Il

semble ne plus fonctionner. Il n'a jamais fonctionné. Car tu as beau marcher, ton escalator descend. Inexorablement. Parfois même est-ce toi qui te retournes. Mais ce que tu ne sais pas, c'est que par un fil, tu es relié à des milliards d'autres escalators. Des milliards de magnétophones. Et des milliards de sages. Sages qui se comptent sur les doigts d'une main. Sages qui sont isolés.

Alors le sage hurle. Personne ne l'écoute, alors il marche dans la rue, et regarde tous ces sourds. Il hurle à la mort. Le sage pleure.

Et sa larme tombe dans l'océan.

Mot.

Penchant labyrinthesque

Mèche
 Rebelle
 Cou
 Doré
 Douces Épaules

 Doigts
 O nd oy an ts

 Ventre
 Nombri l Ambré
 Hâlé

 Dos
 Vermeil

 G S
 o e
 u n
 t s
 t u
 e e
 s l
 l
 e
 s

 Soleil, chaleur, ardeur, désir, effervescence,
 Tous mes sens
 [estivale
 Dans une chute effrénée
 me Volent mon regard. Accablé.
 Par tant de beauté.

Corentin Lahouste

Ravage

Quoi de plus dangereux qu'une page blanche quand on a envie de tellement plus. Comment un assemblage de motifs, un ensemble de petits points noirs d'ordre atomique pourrait nous faire sentir quoi que ce soit ? Qu'est-ce que sentir ? Je ressentirais des choses bien plus intéressantes en mourant. De voir cette couleur blanche qui m'aveugle, seule la rage monte dans ma poitrine. Pourquoi ne suis-je pas hier ? Inconscient, à insuffler à mes sens l'ivresse. Pourquoi moi, aveugle, j'écarquille les yeux plutôt que de me les arracher définitivement ? Pourquoi ne pas tromper tous mes sens jusqu'à la fin et mourir sans savoir quoi.

La fin est proche. Ça y est. Il me l'a dit. Je vais mourir. Je regarde derrière et je regrette. C'est la seule chose dont je sois encore capable, regretter. Pourquoi me suis-je enfermé dans la nuit de mon passé alors que devant moi, seule la lumière se présentait ? Maintenant, je ne la vois même plus. Elle me pique. Je sais qu'en moi, mon corps se meurt, et je m'en fiche. Ce passage vers le futur qui ne m'est qu'obligatoire et qui forcera le passé à me laisser.

Une envie de crier. J'ai toujours été calme. J'ai toujours voulu faire pour le mieux. Souffrir à la place des gens, la seule réponse, est qu'ils ont plus souffert que si moi-même je n'avais pas souffert. Pourquoi faut-il toujours que le bonbon croque ? Il est tellement plus agréable moelleux.

Je te veux près de moi. Dieu, je me mets à parler d'amour ! Quelle stupidité... Accepteras-tu seulement cette tendresse. Je ne t'ai jamais rien imposé, car je ne veux que ton bonheur, y as-tu vu du dépit, désintérêt. Jamais désintérêt. Mais si cette idée t'effleure, que vaudra ma parole ?

Une envie de crier ! Pourquoi n'ai-je pas refusé ? Tu demandes et on te refuse... J'ai moi-même admis n'accepter que car mon schéma était en accord, mais vous, rien que le fait que ça ne soit pas vous fait courir votre schéma dans l'autre sens...

Quelle tristesse ? Sommes-nous ainsi ou le sommes-nous devenu... J'ai peur de la réponse. La seule chose que nous méritons c'est la mort alors, non ?

C'est terminé, j'en ai marre, je vais mourir. Je vais me suicider tu m'entends ? C'est terminé, il n'y a plus rien à ajouter

David Joiner

« À une grande douleur, succède un calme solennel –
Les Nerfs ont un air compassé, de Tombes –
Le cœur gourde se demande si c'est Lui, qui a souffert,
Et si c'était il y a des Siècles, ou Hier ? (...) »

Emily Dickinson

Ma tristesse est insondable...
Et je n'ai que du futile, très important,
 Nous dit-on,
Alors, que je pense être heureux,
Le bonheur s'évanouit avec toute la superficialité du monde
 Et ça fait mal,
 Et c'est dur
 Et pourtant,
 Il faut continuer
Pour ne rien abandonner
Faire semblant, encore,
 Tout le temps,
 Depuis si longtemps,
Et pour très longtemps encore,
 Je pense.

Eau
Pierre
Roche
Limpide
Fraicheur
Douceur
Sensible
Senteur
Fleur
Peau
Tabou !
Douche
Vigueur
Ardeur
Soif
Vi f
Dé-
s irs
on-
do-
yan-
ts.

*Mon
cœur
bat

comme
le
rocher

qui

crie*

C'est ton corps en TECHNICOLOR
que j'aimerais voir le matin
 nu et doux,
 charmant et rieur,
qui s'approche sans se donner,
alors qu'alanguie auprès de moi durant des heures,
 me nargue et me sourit
à la lumière du jour qui le caresse,
 et doré, il me dit,
à l'unisson de tes hanches, et de tes pieds,
« Pas maintenant Monsieur Corentin »
alors que je n'ai jamais eu autant envie
 de lui.

Corentin Lahouste

Altération

La lune nacrée se noie dans une mer de nuages; le ciel d'encre accable mon esprit embrumé...

Je ne sais pas depuis combien de temps je suis allongé ici. D'ailleurs il n'y a plus d'ici: juste cette étendue sombre, infinie, qui enveloppe mon angoisse pour la nourrir et mieux me terrasser.

Soudain, «quelque chose» change. Un apaisement. Je me sens comme arraché, inexorablement, à ces ténèbres, comme transporté vers un ailleurs resplendissant, un pays splendide et fastueux que cette angoisse ne peut atteindre.

Dès mon arrivée, je suis accueilli comme un roi: on me bâtit un palais de cristal, d'une beauté telle que ceux d'en bas seraient incapables de le discerner. Très vite, je comprends qu'ils veulent faire de moi leur maître, reconnaissant en ma personne le demiurge de quelque cosmogonie immémoriale relatée depuis des siècles... C'est pourquoi ils décident de remettre leur destin entre mes mains.

Les jours se suivent et se ressemblent: toujours plus de dons, de luxe et de marques de respect à mon égard. Pour ma part, je m'efforce de répondre aux supplications des habitants: mon règne est juste, droit et généreux, et je me montre dévoué envers ce peuple à la fois étranger et si proche, qui me rend bien tout l'amour que je lui porte.

D'aucuns m'appellent le Vertueux, le Serein, ou encore le Roi-Sagace.

Quant aux contrées sur lesquelles je veille avec vigilance, il m'est impossible d'exprimer leur magnificence: les vallées paisibles, prospères et vierges de toute présence humaine abritent, outre des créatures merveilleuses à l'intelligence surpassant sans peine celle des médiocres habitants du monde factice où je résidais auparavant, des cités emplies d'une vie chaleureuse et abondante, parangons d'une esthétique si parfaite qu'aucun mot de ma pauvre langue d'avant - celle dont je me sers pour écrire actuellement, par souci de compréhension - ne saurait me venir en aide pour les décrire avec justesse...

Ainsi ai-je régné durant des siècles, à la fois auteur et réceptacle d'un bonheur sans limites, d'une félicité pure.

Toutefois, un jour, tout changea à nouveau; une rumeur s'éleva. Il me fut relaté que mon pouvoir avait fini par attiser des convoitises, et qu'un complot avait été percé à jour. C'est alors qu'une guerre fut déclenchée. Un conflit meurtrier, dévastant les êtres et les horizons autrefois enchanteurs de ce monde désormais déchéant. La majesté s'effaça devant la ruine; l'abondance laissa place au néant.

Au prix de terribles sacrifices, je parvins à remporter la victoire sur mes opposants, mais cette paix retrouvée ne me permit que de contempler la désolation et le chaos. C'est pourquoi je décidai de partir, non sans avoir promis à la foule implorante de revenir afin de l'aider à se relever...

Les jours ont passé. Puis les semaines. Puis les mois et les années.

Toujours allongé, le regard contemplant le ciel, je me languis de quitter cette terre artificielle, pâle copie de mon véritable monde. Je sais qu'ils m'attendent, qu'ils comptent sur moi. Les autres disent que je suis fou, mais je sais qu'eux non plus ne sont pas réels.

La lune nacrée se noie dans une mer de nuages; le ciel d'encre accable mon esprit embrumé...

Darii Ferio

La brume de mon esprit

Faible. Malade. « En fin de vie », se disent-ils même à voix basse, croyant ou feignant de croire que je ne les entends pas, que je suis trop affecté pour comprendre...

Chaque jour, mes proches viennent me voir ; ils me parlent, me sourient. Mais ces sourires semblent forcés, mal assurés. Ces sourires me donnent envie de pleurer, c'est pourquoi je ne veux plus voir personne.

Je laisse alors mon esprit s'en aller, voyager au loin, jusqu'à atteindre une maison qui m'est familière : je pense y avoir vécu, il y a un certain temps, ou du moins y suis-je déjà allé.

Dans le salon, des gens parlent. Ils sont environ une dizaine, les mêmes que ceux qui viennent me voir chaque jour, à une différence près : ici, leurs visages sont détendus. Ici, ils n'ont pas peur. M'approchant d'eux, je constate que personne ne remarque ma présence. Alors je décide de visiter les autres pièces.

Une voix de femme, légère, éthérée. La voix chante et m'attire à elle, jusque dans une chambre exigüe. La mélodie provient d'un poste de radio déposé sur le bord d'un bureau.

Je suis déjà venu dans cette pièce, j'en suis sûr ; et j'ai déjà été bercé par cette litanie...

Soudain, « quelque chose » m'arrache à mes pensées... Quelque chose de ténu, presque imperceptible, un phénomène semblant flotter à la lisière du rêve et de la réalité. Une brume claire et bleutée se met à emplir peu à peu l'espace, baignant la pièce d'une lueur fantomatique. Je sens une inquiétude diffuse monter en moi. Cherchant à me soustraire à ces volutes tentant de s'insinuer en moi, je reviens sur mes pas ; il faut que je sorte d'ici...

Retournant dans le salon, je retrouve les personnes que je...

Mais qui sont-elles? Leurs visages me sont vaguement familiers, mais je ne sais si j'ai quelque chose à voir avec elles. Enveloppés dans ce brouillard de plus en plus présent, ils me fixent de leurs regards pénétrants, l'air grave et menaçant. Je veux comprendre, leur demander des réponses, mais ils ont déjà disparu, engloutis par le nuage qui emplit à présent jusqu'aux moindres recoins du lieu. Je ne sais plus qui sont ces gens, ni quel est cet endroit où mes sens se désagrègent ; j'ai peur de tout oublier...

Dans ma chambre d'hôpital, je ne comprends plus rien à l'incessant ballet des visages qui tourbillonnent autour de moi ; eux veulent que je me souvienne, mais moi je veux que ces étrangers partent, que ces inconnus me laissent en paix.

Dans la maison emplie de brume, le poste de radio a cessé de fonctionner.

Dans la maison emplie de brume, un océan de vide m'a écrasé ; je ne sais plus qui je suis, et mon corps oublié dépérit...

Darii Ferio

Linke

La première nuit du combat,
Vêtu de brun comme un soldat
Des néons bleus j'ai vu l'enfer
Avec peine sorti des entrailles
Elle s'endormit sous mon poitrail
Boiteuse fille-épouvantail
Dont toujours l'amour m'indiffère.

Fou de rage je n'avais de cesse
De la battre pour sa faiblesse
Et son sang agitant ma haine
Coulait pour apaiser ma peine
Qui grandissant comme un tambour
N'affaiblissait pas son amour.

Toujours elle m'était coupable
Son sourire insupportable
Grinçait la faille de l'armure.
Rougissante sous mon poitrail
Boiteuse fille-épouvantail
Dont toujours l'amour m'indiffère.

Le scalpel l'avait éloignée.
Je crus pouvoir me reposer
Et profiter des joies humaines.
Dans l'ombre, elle revint me voir,
En ayant pleuré cet espoir,
L'illusion a perdu haleine.

Mais frappée cette fois de remords
Elle partit plus profondément
Se cacher un peu du présent
Emprisonnée sous mon poitrail
Boiteuse fille-épouvantail
Dont toujours l'amour m'indiffère.

De sa plainte j'étouffais les cris
Sa grande prison bien enfouie
Dont elle ne sortirait que tard.
Le quotidien me rendait sourd
A ma blessure de toujours
Dont la douleur n'avait retard.

Mais gare aux mondes nouveaux
A la faveur d'un tremblement
Elle se libéra d'un seul temps
Enragée contre mon poitrail
Boiteuse fille-épouvantail
Dont toujours l'amour m'indiffère.

Il fallut quelques coups encore
Fatigués un ultime effort
Fit de nous des amants coquins
Amoureux comme des dieux amers
Je la désirais toute fière
Adorais caresser ses mains

Désormais sans peur de parler
Elle osa enfin m'adresser
Le pourquoi de son insolence
Elle m'aimait dessous mon poitrail
Boiteuse fille-épouvantail
Dont l'amour m'est bien nécessaire.

" Tu n'as que compris bien trop tard
Que j'étais innocente du mal
Qui latéral à ton poitrail
Empêchait ta route d'obéir.

Mais jamais je n'en t'ai voulu
Je t'ai bien toujours soutenu
Imparfaite à toi solidaire.

Ne te sens coupable de rien
Le temps où mon but est atteint
Avec ton aide est survenu.

Que tu ne pleures plus que joie
Sans plus te retourner sur moi.

Si m'accepter tu réussis,
Les démons feront face encore
Mais bien armé tu restes fort,
Tu as compagne pour ta Vie."

Guillaume Sørensen

Le calme avant la tempête

...

Je suis réveillée. Comme je suis bien ici. Comme je me sens bien. Oh, comme je n'ai pas envie de bouger ! De devoir sortir de cette chaleur bienveillante, couplée à la fraîcheur de l'air ambiant sur la peau de mon visage. Le contraste de température idéale. Il fait clair, je le vois à travers mes paupières encore closes. Je peux entendre le rythme de ma respiration, encore régulière.

Mes muscles réagissent. Un réflexe les fait se contracter pour la première fois de ce jour. Un énorme soupir émerge de ma gorge. Que la nuit fut bonne... J'ouvre les yeux. Gagné, le soleil perce à travers les rideaux. Il tape déjà, malgré l'heure que je suppose matinale – Ou ai-je dormi tant ? Il fait très clair. Trop pour cette période de l'année. Tant mieux, aujourd'hui serait agréable. La chaleur et les rayons du soleil motivent mes organes.

Waow, si le monde pouvait être si simple ! Que de douceur... Mes nerfs n'ont encore eu à me transmettre aucune sensation douloureuse. Aucune pression, tension, effort. Comme si j'étais dans un nuage de tendresse et de chaleur. Mon corps est parfaitement détendu, à la bonne température. En état d'équilibre. Il a trouvé l'état parfait, auquel rien ne manque.

Allez hop ! Je suis levée ! Face à la fenêtre, j'écarte les rideaux. Le soleil me frappe de plein fouet. Le même paysage que chaque matin. Quel réconfort... Sous cette couleur orange, il semble aussi avoir trouvé exactement ce qui lui convient. Il ne demande plus rien, il a trouvé son état d'équilibre.

Je m'étire comme un chat. Demi-tour, vers le rez-de-chaussée. Mes pieds effleurent le sol, réveillant un à un la multitude de capteurs composant la plante de mon talon. Tendant la main, je me saisis d'un peignoir. Une pâle imitation de mon lit, mais qui m'offrira un temps de répit que ce vieux débardeur échancré ne m'accordait pas.

Tiens ! Personne à la cuisine ? Un rapide tour dans les méandres cartographiques de mon cerveau. Mon père, en promenade certainement. Ma sœur, elle a toujours l'une ou l'autre activité en ce moment de la semaine, elle doit être en peinture ou à l'équitation. Mon frère est très probablement dans sa chambre. Mais où est donc ma mère ? Chez la voisine ? Il faudra clarifier, mais a priori aucune inquiétude. Le monde est normal.

C'est vrai qu'il fait vraiment clair aujourd'hui. Quelle heure est-il ? À peine huit heures trente pourtant. L'ambiance est vraiment particulière. Pas un son. Les oiseaux dorment-ils encore ? Même le vent semble être resté dans son antre. Je ne sais pas, mais tout me semble étrange.

Une tasse dans l'armoire. De quoi la remplir dans le frigo. Quel plaisir de se désaltérer après une nuit entière sans mouvement. Aujourd'hui plus encore, il est excellent, j'ai particulièrement bien réussi mon coup.

Assise sur ma chaise. Par petites gorgées. Autant en profiter... Je vois par la fenêtre, en face de moi. La couleur du ciel est bizarre. Orange. Le ventre des nuages est rouge. Il y a beaucoup de nuages. En fait, toutes les nuances du jaune au rouge sont présentes, mais mates. Ça ne ressemble pas à un beau crépuscule du mois d'août. On dirait plutôt un paysage cousu dans du tissu.

J'entends un son. Lointain. C'est un bourdonnement. Comme un avion, à la fois plus grave et plus aigu. Mais il est constant, comme si jamais il ne s'arrêterait, pas comme un avion qui, une fois passé, s'éteindrait.

Euphorie. Une pointe d'excitation dans mon corps. Il se passe quelque chose. Quoi ?

La tasse sur la nappe. Je me lève de table, juste contre la fenêtre, on voit mieux. Dans la rue. Il y a des gens. Mes voisins. Mes parents. Ma mère dans les bras de mon père. Leur visage. Ils ne savent pas. Incrédules. Ils attendent. Ils ont peur. Eux aussi regardent au loin. Tous, ils regardent dans la même direction. Qu'y a-t-il ?

Je regarde. Au loin. Un mouvement. Qu'est-ce ? Les couleurs. Les fils du tissu se mélangent dans le ciel. Ils fondent et toutes les teintes se mêlent les unes aux autres sans plus aucune discrimination. Ça avance. C'est très loin. On entend. Toujours ce bruit sourd. Ça s'approche. Le son s'amplifie. Que se passe-t-il là-bas ? Une catastrophe.

Un immense nuage. Il est à hauteur du sol. Je le vois juste apparaître sous mes yeux. On ne voit pas derrière. Est-ce qu'il y a encore quelque chose ? Qu'est-ce que... ? On dirait que... Il est tout près... ! Que... ? Sur nous... Derrière... Sur moi...

Vide...

David Joiner

Méditation

L'homme se situe à un carrefour, où il oscille entre deux modes de pensée après une prise de conscience violente. Après les Trente Glorieuses, les diverses crises que nous avons traversées, il apparaît clairement que notre système occidental n'est ni stable, ni sûr, ni juste, et qu'il ne correspond pas aux valeurs et aux aspirations de l'homme contemporain.

Aujourd'hui, c'est un des fondements de la science économique, à la fois objectif politique depuis des décennies et revendication des syndicats comme du patronat, qui est mis en question : la croissance économique.

La croissance économique, c'est l'augmentation annuelle des biens et services produits dans une société donnée. Autrement dit, du Produit Intérieur Brut (PIB). En Belgique en 2010, la croissance économique a oscillé autour de 1,8%. Une question vient rapidement à l'esprit : jusqu'où peut croître une économie ? Est-il possible de croître indéfiniment à du 1,8% sur une planète où les ressources sont au final limitées ? Tant que nous ne serons pas capables de créer des choses avec « rien », la réponse à cette question sera non. Il s'agit donc de savoir à quel moment il faut s'arrêter.

Le maintien de la croissance économique exige en effet certains sacrifices. Au point de vue environnemental, augmenter chaque année notre stock de biens matériels impose d'utiliser plus de ressources naturelles. Il est donc normal que de plus en plus de ressources soient mobilisées (la forêt tropicale) pour la fabrication de biens divers (le bord d'un jacuzzi). D'un point de vue social, la recherche du maintien de la croissance pousse les conditions de travail vers le bas : pour produire beaucoup de biens et services, il faut être plus productif. Il s'agit donc de travailler beaucoup et longtemps. Les rapports nord-sud sont également affectés par la croissance : si nos gouvernements permettent à des entreprises d'exploiter les habitants de certains pays ou les exploitent directement (via la dette), c'est dans l'optique de maintenir la croissance économique en Belgique.

Quel est alors l'objectif de nos dirigeants en recherchant la croissance ? Cela vient de la croyance selon laquelle celle-ci permettrait une augmentation du bien-être des citoyens, autant matériel (logement, équipement,...) qu'immatériel (loisirs, éducation,...). Or, lorsqu'on pose la question « Êtes-vous globalement satisfaits de votre niveau de vie ? », on remarque une diminution de la satisfaction de vie des citoyens d'environ 5% entre aujourd'hui et il y a trente-cinq ans. Pourtant, la production de biens et services a fortement augmenté dans notre pays pendant cette période (+80%). Il s'agit d'un constat d'échec pour la croissance économique.

Nombreuses sont les idéologies politiques, religieuses, économiques qui cherchèrent à déterminer quel système de société adopter, et une partie de la tendance actuelle se porte sur la décroissance ou pour être plus exact l'accroissance. En quelques mots, l'accroissance désigne un système de société dans laquelle le but à atteindre n'est pas la croissance économique mais la stabilité, une forme de prospérité sociale, économique et environnementale.

Dans la mise en application de ce concept, les théories divergent : certains spécialistes y voient un aboutissement d'un phénomène déjà en marche ; après un temps de « capitalisme vert », où le système économique ne changerait pas mais où les produits n'auraient aucun impact environnemental, l'humanité adopterait une phase de transition, où l'économie perdrait en puissance au profit des échanges plus locaux, plus rationnels et humains, pour enfin vivre dans une société formée de communautés en phase avec leur lieu de vie, profitant des progrès techniques, de tout le confort moderne sans mettre en péril le futur. D'autres y voient une possibilité de faire ressurgir l'idéologie marxiste, d'autres encore pensent que ce système doit être mis en place grâce aux entreprises, clé du problème.

Une constante reste : l'investissement dans les technologies vertes est jugé décisif, et si le progrès technologique n'est pas la panacée à tous nos problèmes, il est une composante essentielle de la mise en place d'un mode de vie stable et respectueux de notre planète.

Un autre aspect du débat concerne l'humain lui-même ; certes, d'un point de vue théorique, changer de société peut se réaliser en partant des instances supérieures, des gouvernements, des institutions législatives. Mais le modèle du citoyen lambda actuel, imposé implicitement par le système actuel qui l'engendre, le glorifie et l'encourage, ce citoyen, pour reprendre les termes de Tim Jackson, « qu'on persuade de dépenser l'argent qu'il n'a pas pour acquérir des choses dont il n'a pas besoin afin de créer des impressions qui ne durent pas », citoyen dont en définitive le sort importe peu, sera-t-il prêt à abandonner ses habitudes et sa vision matérialistes, son appétit insatiable pour la nouveauté, fusse-t-elle futile, afin d'adopter une vision du monde différente, fondée sur des valeurs bien plus profondes que la recherche du profit, l'intérêt personnel ?

Des signes l'attestent, nombreux sont ceux qui réagissent, réfléchissent, agissent dans ce sens. Si beaucoup n'ont pas de plus grand pouvoir que de comprendre les mécaniques qui nous dirigent, de prendre conscience de leur existence et de choisir un chemin légèrement différent, ils permettent de construire peu à peu une voie viable, où se trouvent certainement les bases fondamentales d'un avenir pas si lointain, ni moins bon, ni parfait : simplement durable (et différent).

